

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jedis

ABONNEMENT

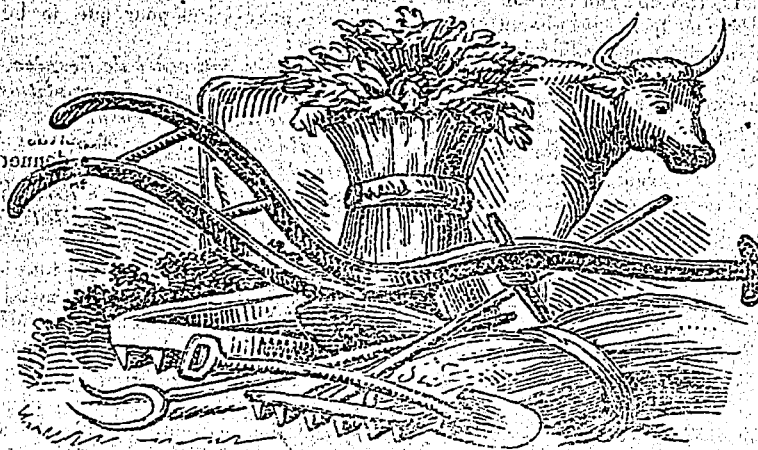
31.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



ANNONCES

1re insertion, 8 cts. la ligne
2e " etc. 2 cts. "

Pour les annonces à long terme, conditions libérales

Ceux qui désirent s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Éditeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco

CAUSERIE AGRICOLE

LES PRODUITS DU BÉTAIL.

(Suite.)

Enfin le cultivateur intelligent a encore entre les mains un dernier moyen de faire de grandes économies, et par conséquent de diminuer beaucoup le prix de revient des produits de son bétail.

Assez souvent, il est obligé de faire des achats de bestiaux, soit pour se livrer à l'engraissement lorsqu'il en possède les moyens, soit pour augmenter le nombre de ses vaches laitières, de ses moutons ou de ses porcs, suivant les spéculations auxquelles il se livre. S'il n'est pas attentif ou s'il n'observe pas la marche des prix dans les différentes saisons, il est exposé à payer très-cher les sujets qu'il désire acheter; tandis que celui, à l'observation duquel ces choses n'échappent pas, saura toujours choisir le moment le plus favorable aux achats. Or, on conçoit facilement que lorsque la matière première ne peut être obtenue qu'à des prix très-élevés, le profit net est plus faible que lorsque cette matière première est à bon marché; toutes choses égales d'ailleurs.

On ne peut donc apporter trop de soins à saisir les époques où le prix des bestiaux est au plus bas. Ces époques peuvent varier suivant les localités; mais, en général, on remarque que l'automne et le commencement de l'hiver sont les plus favorables aux achats de bestiaux. Le cultivateur qui manque de fourrages ou qui n'en possède pas une quantité suffisante pour pouvoir nourrir toutes ses bêtes se voit forcé de vendre, et nécessairement il se hâte de le faire avant que ses bestiaux soient mis au régime de l'étable, du moins ce devrait être ainsi qu'agirait tout cultivateur soigneux. Mais par cela même que le bétail, à cette époque, n'a encore consommé que l'herbe des pâturages ou en demande d'ordinaire un prix moins élevé. Alors l'agriculteur riche en fourrage s'empresse de saisir cette occasion et peut ainsi réaliser de forts bénéfices. Nous comprenons bien

qu'il se présente de nombreuses exceptions à cette règle que nous venons de donner; mais il n'y en a aucune lorsque la récolte des fourrages a été mauvaise, et lorsque les grands froids et la neige arrivent de bonne heure.

L'expérience nous enseigne que la plupart des cultivateurs, qui, dans ces circonstances, se trouvent obligés de vendre, font très-souvent un choix dans leurs troupeaux et n'envoient au marché que les bêtes les plus chétives; d'autres, au contraire, envoient leurs plus beaux sujets dans l'espérance d'une meilleure vente. A l'acheteur de savoir distinguer le bon du mauvais. Un animal destiné à l'engrais, bœuf, porc ou mouton, est toujours payé trop cher s'il est mal conformé, c'est-à-dire s'il ne possède pas les formes reconnues comme nécessaires à un bon animal de boucherie. Une vache laitière qui donne peu de lait, un mouton dont la laine n'a pas toutes les qualités que l'on désire doivent également être rejetés; car leurs produits de quelque nature qu'ils soient exigeront des frais de fabrication tels que la spéculation pourra ne pas être lucrative, ou en d'autres termes, il arrivera assez souvent que les dépenses l'emporteront sur les produits, et alors le fumier de ces animaux reviendra plus cher que ne peut le payer la culture.

Il y a cependant, quant aux principes que nous venons d'énoncer, une exception à faire en faveur des animaux de qualité, des animaux reproducteurs de races précieuses dont on veut se procurer pour procéder à l'amélioration d'une race commune; car on comprend que, dans le cas présent, ces sujets ne peuvent suivre les cours ordinaires du marché en raison de leur extrême importance. Cependant, quoique le prix de ces animaux ne soit en aucune manière proportionnelle à celui des sujets de la même espèce dans les races communes, il ne faut pas les payer plus cher que ne le permet leur action sur l'amélioration que l'on veut obtenir. Entreprendre de fixer ce prix n'est pas chose très-facile; car il varie suivant les pays et même d'une paroisse à l'autre. En général, on peut dire que ce chiffre est relatif à l'état de progrès de la localité, plus cet état sera avancé et plus le prix sera élevé.

Suivant M. L. Moll, il est très-commun, en Angleterre, de

voir de simples fermiers payer 20, 40, 50 louis sterling (soit \$133.33, \$177.77, \$222.22 de notre monnaie) un verrat; 50 et même 100 louis (\$222.22 et 444.44) un bélier; 100, 200 et 300 louis (\$444.44, \$888.88 et \$1333.32) un taureau et avec cela faire de bonnes affaires. Mais ces fermiers agissent en vue d'une spéculation spéciale que l'amélioration de l'agriculture de ce pays rend très-lucrative: Ils en retirent, en effet, des bénéfices considérables, tant par l'amélioration de leur bétail, que par le prix des saillies que leurs voisins, aussi désireux qu'eux d'augmenter la valeur de leurs troupeaux, mais moins fortunés, leur paient ordinairement fort cher, et par la vente des jeunes élèves comme reproducteurs. Mais ces magnifiques résultats ne peuvent être obtenus que des sujets appartenant à une race de grande réputation et encore à condition que ces sujets possèdent tous les caractères distinctifs de cette race et un sang pur de toute infusion de sang étranger.

Dans d'autres localités, moins avancées dans l'art agricole, ce serait une très-mauvaise entreprise que de faire les énormes déboursés des fermiers anglais, du moins tant que les idées d'améliorations n'auront pas pris de fortes racines.

En Canada, nous n'en sommes pas encore arrivés au point où en sont rendus les cultivateurs anglais, cependant nous progressons, et nous possédons déjà d'éminents agriculteurs qui n'ont rien à envier à leurs confrères de l'Angleterre, quant au désir d'obtenir une judicieuse amélioration du bétail. Ces agriculteurs n'hésitent pas à faire venir d'outre-mer des sujets des races les plus réputées au moyen desquels ils obtiennent des élèves qui sont vendus, comme reproducteurs, à des prix rémunérateurs. C'est un grand pas de fait, et il ne s'agit plus maintenant qu'à faire pénétrer les idées de progrès chez tous les cultivateurs. Cette tâche n'est certainement pas des plus faciles, cependant avec de la persévérance et une *entente* dans le journalisme agricole, nous pouvons réussir à faire prendre à nos cultivateurs le goût des améliorations et à donner à ce goût la direction convenable. Ces deux résultats s'obtiennent aisément en suivant l'ordre logique des choses: commencer par le commencement et finir par la fin. Dans le sujet qui nous occupe, le commencement c'est l'amélioration de la culture, la fin c'est l'amélioration du bétail. Nos lecteurs ont déjà rencontré ce principe dans plusieurs de nos causeries, cependant nous le répétons afin qu'ils ne l'oublient pas, son importance le veut ainsi.

Nous terminons ici l'énumération des dépenses sur lesquelles on peut économiser dans l'entretien, l'engraissement et l'élevage des bestiaux et nous avons suffisamment fait connaître les grands avantages que l'on retirera de la mise en pratique des principes énoncés.

Cependant il ne suffit pas pour rendre la tenue du bétail profitable de réduire les dépenses autant que possible; sans doute, c'est une partie importante; mais elle ne peut marcher seule, car elle n'empêcherait pas la spéculation de devenir ruineuse pour celui qui l'exerce. Il faut qu'elle soit accompagnée d'une autre partie non moins nécessaire: nous voulons parler de l'*augmentation des recettes*. Quelques mots feront comprendre facilement à nos lecteurs la solidarité qui existe entre la *diminution des dépenses* et l'*augmentation des recettes* pour rendre profitable toute spéculation animale.

Supposons un cultivateur qui cherche par les moyens les plus judicieux à diminuer les charges qui pèsent sur son bétail, mais qui possède les sujets les plus défectueux dans chaque race, les sujets qui donnent la plus faible quantité de lait, de laine ou de viande avec une nourriture donnée. Est-il probable que ce cultivateur puisse faire des bénéfices aussi forts qu'un autre qui, tout en diminuant les dépenses de ses bêtes comme le précédent, aurait, en outre, les sujets les plus appropriés aux spéculations qu'il a entreprises? Le bon sens répond nécessairement non.

L'augmentation des recettes est donc aussi d'une immense importance et en raison de cette importance, nous allons lui consacrer un article particulier.

Augmentation des recettes.—M. L. Moll formule ainsi les conditions nécessaires pour que le bétail donne son revenu le plus élevé:

"1o. *Choix rationnel de l'espèce,—de la spéculation,—de la race au point de vue des conditions physiques d'abord, des conditions économiques ensuite;*

"2o. *Réduction du nombre des branches à une ou deux au plus, de façon à pouvoir s'y consacrer exclusivement;*

"3o. *Bonne tenue, c'est-à-dire soins et régimes appropriés à l'espèce, à la race, à la spéculation, enfin nourriture abondante portée au maximum.*"

Ces trois conditions réunissent tous les moyens possibles d'augmenter les produits animaux et nous nous voyons forcé, en les faisant connaître, de toucher aux principes les plus importants de l'économie rurale dans ses rapports avec la tenue du bétail.

1o. *Choix rationnel de l'espèce, de la spéculation et de la race.*—Aujourd'hui chaque espèce de bétail et chaque branche de spéculation présentent toutes des avantages incontestables et il serait erroné de dire que telle ou telle spéculation est préférable à telle autre. On ne trouve que de très-rare exceptions dans les spéculations nouvelles dont l'exploitation vient de commencer; dans ce cas, les produits sont encore rares, parce que le nombre des animaux qui peuvent les donner est encore très-restreint, et alors les demandes étant plus abondantes que les offres, il en résulte une forte augmentation dans les prix de ces produits nouveaux. Mais, bientôt la production augmente, la marchandise arrive en grande quantité et les prix baissent; de sorte que toute spéculation ou toute espèce nouvelle ne peut l'emporter sur les autres que pendant un certain temps après quoi l'équilibre se rétablit et elle rentre dans le niveau ordinaire de toutes les autres entreprises agricoles. Chacune de nos spéculations ordinaires sur les bestiaux ou sur la culture de la terre a vu ses beaux jours: chacune à son début a rapporté à ceux qui l'exploitaient des bénéfices énormes; mais cette prospérité n'a eu qu'un temps d'autant plus court qu'un plus grand nombre de cultivateurs pouvaient facilement s'y livrer, et après ce temps elle est rentrée dans le niveau commun.

On ne doit donc pas compter trop sur les nouveautés de ce genre. Nous dirons plus, il est peu sage de se livrer à toutes les spéculations nouvelles que l'on prône de temps en temps, ou du moins ne faut-il les essayer qu'avec une extrême circonspection, à condition qu'on possède un capital suffisant pour parer aux pertes que l'on doit s'attendre à éprouver dès le début, et qu'on ait déjà acquis dans la tenue du bétail une expérience consommée. Ces précautions sont nécessaires, car il est bien petit le nombre des nouveautés de ce genre qui réussissent complètement, sans compter que leur temps de prospérité est toujours trop court. Il est de la nature de ces spéculations de descendre au niveau commun, du moment que les offres dépassent les demandes.

Nous avons dit en commençant cet article que toutes les spéculations et les espèces de bétail présentent des avantages incontestables; mais on ne doit pas conclure de là que l'on peut adopter indifféremment la première venue sans aucune considération. Bien au contraire, toutes les espèces et les spéculations n'ont pas des avantages égaux dans des circonstances déterminées. Suivant chaque localité, et chaque individu, les conditions de la tenue du bétail peuvent changer du tout au tout, et ce serait agir avec la plus coupable insouciance que de n'y pas faire attention; car les circonstances où les localités et les individus se trouvent placés exercent une influence considérable sur les succès que l'on peut obtenir.

Suivant l'hiver, la première condition à observer pour rendre

la culture lucrative c'est de ne confier à chaque sol que les plantes qui conviennent à sa nature. La question des débouchés et du prix de vente ne vient qu'en second lieu.

Cette règle convient aussi bien à la généralité de nos paroisses qu'au pays où vivait l'illustre agriculteur.

Mais elle ne s'applique pas seulement à la production végétale : le bétail y est également soumis, car comme les plantes il subit l'influence du sol et du climat ; bien plus, il subit l'influence des conséquences de ces forces, c'est-à-dire des fourrages que la localité peut produire.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

L'honorable P. Vankoughnet, chancelier d'Ontario, est décédé à Toronto le 8 novembre, à l'âge de 47 ans. Cet homme d'état a eu incontestablement du mérite et a joué un rôle assez brillant. En 1856, il fit partie du ministère McDonald-Cartier comme ministre de l'Agriculture ; en 1858, il devint ministre des Terres de la Couronne et il continua de l'être jusqu'en 1861, époque où il fut nommé chancelier.

Sir Francis Hincks est sorti vainqueur de la lutte électorale dans le comté de Renfrew. Il a été élu à une majorité de 113 voix.

Nos zouaves pontificaux sont arrivés à Rome le 20 octobre par le train spécial qui conduisait dans cette ville le roi de Naples, François II. Sa Majesté, à la demande qui lui en a été faite, a bien voulu permettre qu'ils profitassent de ce train, et elle a même fait prier l'Aumonier, M. Morcan, de prendre place dans le wagon royal. Tous les canadiens se sont rendus à la gare pour souhaiter la bienvenue à leurs dévoués compatriotes ; le Lieut.-Col. Charette, le commandant de Sai-y et une foule d'officiers en ont fait autant. Presque tous les zouaves anglais ont aussi voulu aller à la rencontre des nouveaux braves que le Canada envoie à Rome, et, charmés de voir qu'ils obéissaient aux commandements militaires donnés dans la langue de leur pays, ils se sont écriés : *Bravo for the Canadian boys!* Ayant mis pied à Rome, nos zouaves ont défilé par le Corso, la Place Colonna et ils ont été conduits, musique en tête, au Cerce Canadien où grande a été la réjouissance. On est charmé de leur bonne mine, ou le dit tout haut et on compte beaucoup sur leur dévouement.

M. George Peabody, ce millionnaire si célèbre par ses nombreuses et considérables libéralités est mort à Londres au commencement de novembre, à l'âge de 71 ans. Il naquit aux Etats-Unis, à Danvers, dans l'Essex, et en 1837 il se fixa à Londres, en Angleterre. M. Peabody a été du très-petit nombre de ceux qui comprennent que, pour jouir véritablement et noblement des biens de la fortune, il faut les employer à faire le bien. Dans ses mains, l'or s'est fondu en bonnes œuvres ; chez d'autres, il a pour effet de racornir le cœur et de lui communiquer son extrême dureté.

L'Impératrice Eugénie, qui fait le voyage d'Orient en compagnie du prince Impérial, est arrivée à Constantinople le 13 octobre dernier. Son arrivée en cette ville a été un véritable événement : tout s'est mis en mouvement dans l'antique cité de Constantin. Les dames turques se sont même cotisées pour nolisier trois bateaux à vapeur à bord desquels elles sont allées au-devant de l'Impératrice des Français et l'ont bravement escortée. Le Sultan, pour faire honneur à l'auguste voyageuse, n assisté, le dimanche 17 octobre, à la messe solennelle, qui a été célébrée à l'église des Arméniens catholiques.

Le travail de Mgr. Maret, évêque de Sura, sur le Concile se fait écorcher de la belle façon par de savants et habiles

critiques. Il reste parfaitement démontré qu'il n'est qu'un tissu de vieilles erreurs gallicanes. Ajoutons que les deux prélats, à l'examen de qui le Pape a soumis ce travail, ont fait un rapport qui conforme en tous points ce qu'en disent ces critiques. Citations tronquées, traductions infidèles, fausses interprétations des actes des conciles, connaissances historiques puisées à de mauvaises sources, faux raisonnements, ignorance de la constitution de l'Eglise, voilà en résumé de quoi sont remplis les deux volumes de Mgr. Maret sur le Concile. C'est avoir beaucoup travaillé pour obtenir un très-maigre résultat. L'infaillibilité du Pontife romain, qu'il a voulu nier, tout en protestant le contraire et en bâtissant un système insoutenable, devient une vérité de plus en plus claire. Il est bon de dire ici que, quoique cette vérité ne soit pas encore définie comme de foi, celui qui la nie est téméraire, contredit l'enseignement catholique et se rend coupable de faute grave.

Nous signalons il n'y a pas longtemps, à propos de la chute du P. Hyacinthe, les tendances plus que suspectes du *Correspondant* de Paris, organe reconnu de l'école catholico-libérale que patronnent des noms brillants et académiques, notamment Mgr. Dupanloup et Montalembert. Comme dit M. J. Chantrel, « le *Correspondant* a gardé jusqu'ici une certaine mesure, mais il vient de se démasquer complètement, et nous trouvons que c'est un grand bien. Il est bon que les catholiques voient jusqu'où peut conduire le libéralisme, qui transforme ainsi en adversaires du Saint-Siège et de ses doctrines des hommes qu'on était accoutumé à regarder comme en étant les plus déterminés défenseurs. » Le *Correspondant* prétend donc, dans un article de sa dernière livraison, article signé par la Rédaction, qu'en laissant durer une interruption des conciles déjà trois fois séculaire, suffisamment justifiée cependant par la nécessité, acceptée en définitive par tout le monde, on a investi la Papauté de la plénitude de l'autorité dogmatique ; qu'en exerçant ainsi toute seule la plus haute des prérogatives dont Jésus-Christ ait investi son Eglise, la Papauté a absorbé, à elle seule aussi, tout le crédit et tout l'ascendant qu'a perdu l'épiscopat ; que la constitution divine de l'Eglise a été altérée par le seul fait que les évêques ont cessé d'être les associés du Pape dans les jugements de la foi pour jouer le rôle d'interprètes de la pensée d'un supérieur, souvent de simples organes de transmission. Il ajoute que la voix du Pape, seule retentissante au milieu du silence de l'Eglise et celle des évêques ne s'élevant que pour lui faire écho peuvent avoir le fâcheux résultat d'accréditer cette très-fausse opinion que dans la Papauté seule réside l'Eglise tout entière ; qu'enfin il n'est rien de mieux fait pour faire prendre à l'Eglise l'aspect de ces empires centralisés où il n'y a qu'un maître et des serviteurs, et où le mouvement se communique du sommet aux extrémités avec la régularité mécanique d'un automate.

Telles sont les très-pitoyables idées, pour ne rien dire de plus, qu'ose énoncer le *Correspondant*. Il rejette l'infaillibilité du Pape et veut introduire dans l'Eglise, sous prétexte d'en revenir à sa constitution primitive, le régime parlementaire ; il veut en faire une assemblée délibérante. C'est aussi ce que veut Mgr. Maret en demandant la périodicité régulière des conciles. Voilà donc où en sont rendus ces adorateurs du parlementarisme, toujours vaillamment combattus par l'*Univers* qui a mérité pour cette raison les colères et la haine éternelle de M. le comte de Montalembert. Jamais le *Correspondant* n'a professé une doctrine sûre, et la preuve, c'est qu'aujourd'hui il en est arrivé, par une déduction logique des conséquences que renfermaient ses principes, à tomber dans les lourdes erreurs que nous venons d'indiquer.

Sur d'autres points le libéralisme montre encore la tête. La *Gazette de France* le professe ouvertement et elle s'appuie

surtout de l'autorité de Mgr Dupanloup dont la brochure libérale, que ce prélat a publiée comme simple citoyen sur l'*Encyclique et la Convention* du 15 septembre, a reçu, dit-elle, l'approbation du Saint-Siège.

A cela le *Monde* répond que Mgr. d'Orléans a reçu, il est vrai, un bref du Souverain Pontife à l'occasion de cette brochure, mais que dans ce bref on lit une phrase bien significative qui est la suivante : *Tibi ergo gratulamur, pro certo habentes te, pro zelo pro Religione Ecclesieque causis tueri soles, co studiosius et accuratius populo tuo traditurum esse GERMANIAE nostrorum litterarum, sententiam, quo vehementius etc.* " Nous vous félicitons, dit Pie IX à Mgr. d'Orléans, et nous tenons pour certain que, vu le zèle que vous mettez à défendre la cause de la Religion et de l'Eglise, vous donnerez à notre lettre, lorsque vous la traduirez à votre peuple, son sens naturel, et avec d'autant plus de soin et d'exactitude que, etc. " Donc Mgr d'Orléans n'avait pas, dans sa brochure, donné à la Lettre apostolique son sens naturel; donc il ne l'avait pas interprétée avec assez de soin ni avec assez d'exactitude, car autrement, à quoi bon ces recommandations? La *Gazette de France* a donc tort de s'appuyer sur une autorité qui n'en est pas une. Il est vraiment malheureux que tant d'excellentes choses qu'a écrites Mgr. d'Orléans soient entachées de libéralisme. Il n'y a pas très-longtemps encore, Mgr. Chigi, nonce apostolique à Paris, disait à un prélat français distingué en parlant de la lettre de Mgr. d'Orléans sur le Concile œcuménique : " Cette lettre est peu de chose; on y plaide les circonstances atténuantes en faveur de l'esprit moderne. "

Pendant les quelques jours que l'impératrice Eugénie a passés à Venise, en se rendant à Constantinople, elle a invité à déjeuner son Eminence le Patriarche, Mgr. l'Archevêque et deux chanoines de Saint-Marc. Le lendemain, l'honneur a été pour MM. Membra, Mordini et Riboty, avec cette différence qu'ils ont été invités au dîner. On a vu par là que l'impératrice avait reçu des instructions de son auguste époux et qu'elles étaient conformes à la politique qu'il a toujours suivie : les déjeuners sont pour les fils de Pie IX, et les dîners pour les Français-Maçons. Voici comment à ce sujet s'exprime l'*Unita-cattolica* :

" Cette politique de Napoléon III date des commencements de son règne. La restitution de Ste. Geneviève au culte catholique avait été le déjeuner de l'Eglise. Après le coup d'Etat, la Constitution de 1852 fut basée sur les principes de 89. Il fut le dîner servi à la maçonnerie. "

" En 1856, le choix de Pie IX pour parrain du Prince impérial fut le déjeuner offert aux croyants; à leur tour, les mécréants trouvèrent leur dîner au congrès de Paris, qui mit en avant le projet de la régénération de l'Italie. "

" En 1868, une visite au sanctuaire de Saint-Ignace, à Loyola, fut comme un gâteau offert aux gens de bien, aux hommes honnêtes, aux amis de la célèbre compagnie; mais l'entrevue de Plombières prépara un dîner copieux et des plus délicats pour les révolutionnaires. "

" Le rappel de Garibaldi par le Piémont, et l'envoi d'une flotte française dans les eaux de Gaète pour protéger le roi de Naples furent deux petits morceaux accordés successivement aux conservateurs; mais bientôt les Italiauissimes participèrent à un grand dîner où l'on dévora les Marches et l'Ombrie, ainsi que le royaume entier des deux Siciles. Et quand les armées de la révolution se mirent à bombarder Gaète, la flotte française s'en éloigna et le pauvre François II fut obligé de se réfugier à Rome. "

" Après Castellfardo, la France rappela son ambassadeur de Turin : tel fut le déjeuner offert aux enfants de Pie IX; mais ses ennemis eurent bientôt leur dîner; ce fut, avec la brochure *le Pape et le Congrès*, la reconnaissance du royaume d'Italie

par la France, reconnaissance qui fut si agréable aux envahisseurs et qui leur valut la reconnaissance des grandes puissances de l'Europe. "

" Enfin, les bons, les sages, les fidèles ont eu un autre déjeuner dans le fameux *jamais*, par lequel M. Rouher a intimé son ambitieux l'ordre de ne point toucher à Rome; mais dans la convention du 15 septembre 1864, qui consolide autant que possible les conquêtes de la révolution, un excellent dîner avait été donné à MM. Pepoli, Peruzzi, Minghetti et Membra. "

" Il ne conviendrait peut-être pas de rappeler aujourd'hui ces souvenirs, de publier de telles vérités; mais, nous autres, nous ne sommes pas de bons politiques, parce que nous sommes peu prudents et trop ingénus. Que voulez-vous y faire? Puisque le journalisme nous tue, laissez-nous au moins la consolation d'écrire ce que nous avons dans le fond de notre cœur. "

Les événements se déroulent fort tristement en Espagne. A peine l'insurrection est-elle dominée dans un endroit qu'elle relève la tête dans un autre. Barcelone et Terragone ont vu couler le sang; Saragosse n'a cédé qu'après une lutte horrible et Valence n'a été réduite que le 16 octobre après neuf jours de siège. Il a fallu 20,000 hommes pour réduire Saragosse et 16,000 pour soumettre Valence. Le reste des insurgés se repand dans les montagnes et exerce le brigandage; trente provinces en sont infestées. Tel est l'état prospère dont la révolution fait jouir les peuples qui l'accueillent chez eux. "

Comment le "Nouveau-Monde" apprécie la "Gazette des Campagnes"

Nous reproduisons très-volontiers les injures et les agressions injustes auxquelles nous sommes quelquefois en butte; on ne saurait donc trouver mauvais que nous reproduisions aussi ce qu'on dit à notre louange, surtout quand ceux qui parlent en notre faveur se recommandent par un caractère de très-haute respectabilité. Quelques âmes délicates et timorées ont peut-être été mal impressionnées en nous voyant dernièrement riposter à quatre ou cinq journaux qui deviennent fringants à certaines époques et qui se ruent sur nous plutôt par instinct que par raison. Elles trouveront de quoi se rasséréner dans l'extrait suivant que nous faisons d'un article où l'excellent organe catholique de Montréal, le *Nouveau Monde*, rend compte de la réponse que nous avons faite au *Courrier de St.-Hyacinthe* :

" On avouera que les menaces déplacées auxquelles la *Gazette* se trouve ainsi à être en butte sont loin de réduire au silence notre franc et énergique confrère. Il répond par une confession de principes que nous approuvons et par des démentis qui honorent un dévouement que le Gouvernement n'a pas assez reconnu. "

" La *Gazette des Campagnes* est, de l'aveu de tous les hommes compétents et désintéressés, le meilleur journal agricole qui puisse être offert aujourd'hui au cultivateur canadien, parce que sa rédaction, pratique, simple et sobre, ne dit à l'agriculteur canadien que les choses qui lui conviennent, sont possibles et qu'il peut comprendre. Ce n'est pas un journal scientifique, bourré d'extraits indigestes et incompréhensibles pour la masse des lecteurs; mais c'est un recueil dans lequel domine l'enseignement agricole, qui ne reste étranger ni à la vérité, ni à la saine critique des événements qui agitent la société. "

" Pour tout dire en un mot, c'est un journal agricole canadien, écrit par des agriculteurs pratiques canadiens et fait pour la classe des cultivateurs canadiens. Dans son genre nous n'en connaissons pas qui réunisse autant de qualités. "

" Il nous a semblé que les dénonciations dont cette ancienne publication a été dernièrement la victime étaient trop injustes

pour qu'il ne fût pas de notre devoir de dire tout le bien que nous en connaissons. On peut d'ailleurs juger de la valeur de notre jugement en lisant les extraits que nous empruntons assez souvent à la *Gazette des Campagnes*."

Rapport du Commissaire de l'Agriculture et des Travaux publics de la Province de Québec, pour les 18 mois expirés le 31 décembre 1868

Nous avons reçu le *Rapport du Commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics*. Il est rempli de renseignements fort intéressants sur l'agriculture et la colonisation. Nous avons lu avec beaucoup de satisfaction le rapport du Secrétaire de la Chambre d'Agriculture, M. George Leclère, ceux des écoles d'agriculture de l'Assomption et de Ste. Anne, et celui de M. Lesage sur le Saguenay, M. G. Leclère parlant des tendances de nos sociétés d'agriculture vers le progrès, devenues plus manifestes en 1867, s'exprime comme suit, à la page 53, sur nos écoles d'agriculture :

"Le district de Québec, grâce à l'esprit d'initiative et d'entreprense du Rév. Messire Pilote, avait devancé celui de Montréal dans l'établissement d'une école d'agriculture à Ste. Anne de la Pocatière. Cette école éloignée de nos grands centres ruraux ne pouvait convenir qu'aux campagnes situées dans le bas du fleuve. Le collège de l'Assomption stimulé par l'hon. U. Archambault, vint offrir à cette chambre de combler cette lacune, en établissant une école d'agriculture dans ce village. La chambre d'agriculture avec cette libéralité qui ne lui a fait jamais défaut quand il s'agit de progrès, partagea les vingt-deux bourses qu'elle avait créées en 1864, en donnant le bénéfice de dix à l'école d'agriculture de l'Assomption, qui la première année de son existence, eut le plaisir de voir dix élèves demi-boursiers de cette chambre suivre ses cours. Ainsi fut fondée l'école d'agriculture de l'Assomption en 1867."

"Je me permettrais seulement de vous signaler un fait digne de remarque, et qui, mieux que tout ce que je pourrais dire, fera ressortir l'utilité de ces sortes d'institutions. C'est que dans la fertile contrée qui est située entre Chicoutimi et le lac St. Jean, dans cette petite colonie dont l'existence ne date que de quelques années, on voit avec plaisir un certain nombre d'anciens élèves de l'école d'agriculture de Ste. Anne. Ces braves jeunes gens, par leurs succès et par leurs bons exemples ont beaucoup fait pour la cause de la colonisation et de l'agriculture. Leurs fermes sont autant de fermes-modèles où les nouveaux colons vont journellement apprendre ce que peut faire une culture sagement dirigée par une éducation agricole, solide et pratique. Ces avantages sont encore plus appréciés à mesure que le nombre d'élèves, qui sortiront de ces écoles, sera plus grand. Donnons donc à cette branche d'éducation toute l'attention, et surtout tout l'encouragement qu'elle mérite."

M. Leclère termine son rapport par des observations générales sur les grands concours provinciaux, observations que nous croyons devoir reproduire ici pour l'enseignement de ceux qui disent que ces concours coûtent beaucoup trop cher pour le bien qui en résulte.

"L'Exposition de Sherbrooke en 1862 a donné un bénéfice de \$331.

"L'Exposition de Montréal en 1863 a coûté à cette chambre \$3157.76.

"L'Exposition de Montréal en 1865 a coûté à cette chambre \$2322.22.

"L'Exposition de Montréal en 1868 a coûté à cette chambre \$1886.66.

"Voilà des chiffres qui n'ont pas besoin de commentaires, et

je ne crains pas de dire qu'avec des bâties permanentes pour les fins de l'Exhibition, loin d'être une source de dépenses, nos concours provinciaux non-seulement se payeraient par eux-mêmes, mais encore ils seraient une source de profits."

"On a encore prétendu que nos concours provinciaux étaient regardés comme inutiles par nos cultivateurs; que les frais pour y prendre part comme concurrents leur rendaient inaccessibles; qu'ils n'étaient bons tout au plus que pour les grands propriétaires ou les amateurs assez riches pour aspirer aux honneurs et aux récompenses qui y sont distribués. Pour réfuter d'une manière triomphante ces assertions basées sur des préjugés, je n'ai qu'à vous prier d'étudier le tableau indiquant le nom de chaque exposant au dernier concours provincial, avec le lieu de sa résidence, etc., qui se trouve annexé à ce rapport et vous y verrez que le nombre de grands propriétaires et de riches amateurs est assez rare. La presque totalité des exposants se trouve parmi la classe agricole proprement dite, et la liste des récompenses fera voir que la supériorité se juge d'après le mérite et non d'après la bourse. Nos cultivateurs comprennent très-bien qu'ils ne peuvent pas assister à un concours agricole sans faire quelques dépenses, aussi les font-ils avec générosité. Plus d'un s'en retourne chez lui avec des connaissances pratiques qu'il ne croit pas avoir suffisamment payées par le sacrifice de quelques piastres, et ceux qui n'ont pas eu l'honneur de mériter des récompenses se promettent bien de faire mieux au prochain concours. Tant il est vrai que ces grandes réunions agricoles donnent de l'encouragement à nos cultivateurs et sont pour eux la source d'une louable émulation. J'en parle avec connaissance de cause; ma position de secrétaire de la Chambre d'agriculture me mettant en rapport direct avec tous les exposants, me donne l'avantage, plus qu'à tout autre, de connaître et d'étudier leurs idées et leurs vues particulières. C'est précisément cette connaissance des idées de chacun des exposants qui m'oblige de citer ces allégations faites sans fondement et souvent à la suite de quelque mécontentement personnel."

"Nos concours provinciaux ont l'effet de resserrer les liens qui doivent unir ensemble les cultivateurs d'un même comté, tout en leur fournissant l'occasion de faire des relations amicales avec les autres comtés du pays; ils favorisent les échanges de produits, créent de nouveaux rapports, et conduisent directement au progrès en stimulant l'ambition. Le terrain de l'exposition est vraiment celui du cultivateur, il s'y sent chez lui; les jours de concours sont pour lui ses plus beaux jours de fête, ses jours de triomphe et de gloire, en un mot c'est la fête de la grande famille nationale. Il ne faut pas en douter rien n'a autant contribué à élever la position sociale du cultivateur à ses propres yeux et aux yeux de ses compatriotes que les concours de comté et surtout les concours provinciaux."

Le choix des graines de semence

Sous ce titre, le *Practical Farmer* donne d'excellents renseignements que la *Gazette des Campagnes* est heureuse de reproduire.

"Tous les cultivateurs reconnaissent (qu'en général, il est semblable produit son semblable." Ils reconnaissent également, que l'emploi de bonnes semences doit vraisemblablement produire une récolte meilleure que des graines maigres ou défectueuses; cependant tous ne mettent pas cette connaissance en pratique de la meilleure manière possible. Un très-petit nombre d'agriculteurs prennent les moyens nécessaires pour choisir et améliorer leurs graines de semences. Les différentes espèces de récoltes peuvent être améliorées presque aussi bien que les animaux de rente et les chevaux par de bons reproducteurs pris aux meilleures sources. On peut citer des milliers d'exemples

comme preuves de cet avancé. Un fait récemment rendu public suffira cependant pour réveiller l'attention de nos lecteurs et pour les engager peut-être à entreprendre les mêmes travaux.

Un certain M. Hallett, de Brighton, en Angleterre, a, pendant les douze dernières années, employé son temps, son jugement et son habileté à l'amélioration du blé par des sélections soignées et un mode de culture judicieux. En 1857, il choisit deux épis d'une même variété, les plus gros qu'il put trouver, ces épis contenaient 87 grains chacun. Ces grains furent semés un à un à six pouces de distance en tous sens, et chaque grain produisit dix épis donnant ensemble 688 grains. Tous ces grains furent semés, et, en 1859, chacun produisit dix-sept épis, contenant 1190 grains. Ces derniers furent encore semés en 1859, et, en 1860, l'un d'eux pris dans les plus grosses têtes, donna 36 épis contenant 2145 grains. Un de ces grains produisit en 1861, 52 épis qui donnèrent 3640 grains. Outre cette propriété d'augmentation abondante dans les tiges et les épis, il paraît que pendant les diverses années d'expérience, les têtes continuèrent d'augmenter en longueur et en fertilité. En 1857, les têtes n'avaient que 4½ pouces de long, et ne possédaient en moyenne que 47 grains chacune; la deuxième année 1858, les têtes avaient 6½ pouces de long et donnèrent 79 grains chacune; la troisième année 1859, les plus beaux épis mesuraient 7¾ de longueur et contenaient 91 grains; en 1860, la pluie détruisit une partie de la récolte, de sorte qu'on ne fit aucun calcul; mais en 1861, le plus bel épi mesurait 8¾ et donna 123 grains. Cette expérience est complètement d'accord avec les principes reconnus de la vie végétale et animale.

Petite chronique agricole

Nous sommes à une époque de transition, c'est le temps du passage de l'automne à l'hiver. Le ciel est presque constamment nuageux, et la température uniforme. Néanmoins, la neige tombée au commencement du mois n'est point disparue, et la terre n'a pu dégeler assez pour permettre de continuer le labour. On peut donc regarder les travaux des champs comme tout-à-fait terminés pour cette année, et mettre tous les instruments aratoires à l'abri pour les retrouver en bon ordre à l'époque des semailles. La stabulation est cependant commencée tout comme s'il y avait un pied de neige. Il faut donc se résigner à donner encore aux animaux domestiques tous les soins qu'ils réclament pendant 6½ mois. Heureusement que les fourrages sont partout abondants comme on a pu le constater à l'époque de la fenaison. Avec un bon approvisionnement on peut assez bien braver la longue durée de l'hiver.

En attendant l'arrivée de la neige qui doit nous procurer de bons chemins le cultivateur laborieux ne perd pas son temps dans l'oisiveté, il s'occupe soit à battre son grain, soit à préparer dans la forêt le bois de chauffage, et à couper celui dont il peut avoir besoin pour construction, clôture, pont, etc.

La ferme-modèle du collège vient de faire l'acquisition d'un superbe bélier *Costwold* du troupeau de M. Cochrane, du prix de \$30.

Le vapeur *Advance* a fait son dernier voyage à Chicoutimi samedi dernier.

On écrit du Bassin de Gaspé, dit la *Voix du Golfe*, qu'à la date du 28 octobre, il restait encore 12 bâtiments dans le port de Gaspé. Ils se chargeaient de poissons séchés pour les pays étrangers. L'honorable J. LeBouthillier avait déjà expédié le 25, le brigantin, "Osprey," avec 3,000 quintaux de morue sèche pour Ancône, et il était à charger la goëlette "Zéphir" de 2,500 boucauts de morue pour le Rio de Janeiro. Chaque boucaut contient un quintal Portugais, 128 livres.

La saison de l'automne avait été orageuse et pluvieuse sur la

côte de Gaspé, et l'embarquement des poissons séchés avait été retardé en conséquence.

Nous apprenons que les patates de la dernière récolte pourrissent dans une proportion qui menace de devenir alarmante. Il est important d'y voir immédiatement afin d'enlever aussitôt celles dont le contact est devenu dangereux pour celles qui sont encore saines. Pour limiter de plus en plus les effets de la maladie, il sera bon de faire de fréquentes visites à la cave jusqu'à ce que le danger soit entièrement disparu.

Au moment où nous mettons sous presse la neige tombe en abondance. Les voitures d'hiver vont donc remplacer à l'instant celles d'été.

Nous apprenons que M. M. Lusignan d'Arthabaska, propriétaire de l'*Union des Cantons de l'Est* vient de publier un nouveau journal agricole, en langue anglaise, qui a pour titre: *The Rural Press*.

Canadian Illustrated News

Nous ne pouvons mieux faire l'éloge de cette nouvelle publication, qu'en citant ce que nous lisons dans le *Canada*:

Nous avons reçu le premier numéro du journal illustré de M. Desbarats. Tous les amis de ce monsieur à Ottawa faisaient des vœux pour le succès de cette tentative, qui semblait à d'aucuns quelque peu périlleuse. Ces vœux sont comblés. Le succès est meilleur, plus promettant, plus complet que nous osions l'espérer. Ce n'est pas encore tout le degré de perfection auquel il soit possible de prétendre, mais c'est le chemin qui y mène, et soyez certains que M. Desbarats y arrivera promptement et sûrement. Nous savons ce que veut notre ami, et ce qu'il veut, il a la volonté, l'énergie et la persévérance pour y atteindre.

Le *Canadian Illustrated News* est un journal de seize pages, d'un format un peu plus grand que celui de l'*Illustration de Paris*. Les illustrations, faites par le procédé *Leggo*, sont excellentes.

Lorsqu'on songe qu'on peut se procurer cette intéressante publication paraissant une fois par semaine, pour la bagatelle de \$4 par année, on se laisse entraîner comme l'*Événement* a précédé à M. Desbarats 15,000 abonnés.

On peut s'abonner à cette publication en s'adressant à l'éditeur-propriétaire M. Geo. E. Desbarats, 10, place d'Armes, Montréal.

RECETTES AGRICOLES

Moyen d'obtenir un lait riche

M. l'Éditeur voudra bien insérer dans la *Gazette des Campagnes* la recette suivante que je traduis du *American Stock Journal*:

Si vous désirez obtenir un lait riche et abondant, donnez à vos vaches, trois fois par jour, de l'eau légèrement chauffée, et quelque peu salée, dans laquelle vous aurez mélangé du son dans la proportion d'une pinte pour deux gallons d'eau. En pratiquant cette opération régulièrement, vous remarquerez que vos vaches donneront immédiatement, par l'effet de cette boisson, vingt-cinq pour cent plus de lait qu'auparavant, et qu'elles y deviennent tellement attachées qu'elles refuseront de boire de l'eau claire à moins qu'elles ne soient très-altérées; tandis qu'elles prennent le mélange en tout temps et même paraissent en désirer davantage. La quantité suffisante est un seau plein, le matin, le midi et le soir.

Les fumiers salés

Nous lisons dans la *Gazette des Campagnes de Paris*:

L'épandage des fumiers qui est une des opérations dominantes de la saison, doit se faire, on l'a reconnu, le plus promptement qu'il se peut après que les tas sont déposés dans les champs. Les

fumiers un peu gras surtout, qui sont en pleine fermentation, laissent échapper rapidement les sels ammoniacaux qui en sont la meilleure part, lorsqu'on les laisse longtemps exposés au soleil et à la pluie.

A cette occasion, il est bon de rappeler que l'usage de saler les fumiers a l'avantage d'arrêter la fermentation et de prévenir l'évaporation des sels fertilisants qu'ils contiennent. Le meilleur procédé employé pour cette salure est celui qu'a conseillé M. Esmein, de Nantes, d'après sa propre expérience : il consiste à saler le purin destiné à l'arrosage des tas de fumiers. En pénétrant dans toute la masse, le purin salé concentre tous les sels fertilisants qu'elle contient, et le fumier ainsi traité peut rester en plein tas et dans le champ plus longtemps qu'un autre.

La fermentation s'opère ensuite sous l'influence de l'humidité du sol, après l'enfoncement.

Lettres non réclamées au Bureau de poste Ste. Anne

Anbut. Rémi—Bouthot, Pierre—Boucher, Frs.—Boucher, Aug.—Cartier, Baptiste—Côté, Dlle Parmelie—Dolbec, Nazaire—Dubé, Henri—Gagné, Siméon—Gignère, Tréflée—Grondin, Abrah.—Lévêque, Napoléon—Michand, J. B.—Michand, Dlle Isabelle—Moreau, Dlle Liza—Ouellet, Dlle Henriette—Ouellet, François—Ouellet, Germain—Ouellet, Rémi—Ouellet, Vvê Bie.—Pelletier, Sifroi—Pelletiers Edouard—Ricard, Joseph—Valiquet, Napoléon, Portraits.

FEUILLETON

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

LXVIII

LXIX

A chacun ses œuvres

(Suite.)

— Où voulez-vous en venir avec ce beau sermon ? demanda le baron en cherchant à cacher sous un ton d'arrogance l'intérêt et l'anxiété qu'il éprouvait en réalité.

— Sachez donc, dit Zitzka, que la femme dont vous avez proclamé la mort il y a vingt ans...

— Ah ! ma femme ! s'écria le baron dans un paroxysme d'agonie. Comment ! tu aurais trahi ce secret, misérable ! ajouta-t-il en se tournant vers l'intendant.

— Hubert n'a rien révélé, jusqu'au moment où un accident on plutôt la Providence m'a fait faire des découvertes telles que toutes dénégations seraient inutiles, observa Zitzka. Mais vous ferez bien, baron de Rotenberg, ajouta-t-il, de ne pas m'interrompre en accusant ainsi les gens qui ne méritent que respect et vénération, et de m'écouter ; car, sachez-le donc, cette femme est morte seulement il y a trois jours !

Cette nouvelle produisit un effet terrible sur le baron de Rotenberg. Pendant plus d'une minute il demeura interdit, la bouche ouverte et les yeux fixés d'un air hagard sur le capitaine général. Mais enfin la lumière se fit dans son esprit, et se dressant sur sa chaise, il s'écria : — Je comprends tout ! oui... cela doit être, et vous avez dit vrai, Zitzka, Hubert, tu l'as sauvée, tu m'as trompée, et tu l'as laissée vivre ! Et cette apparition à l'autel, le jour où la couronne de Bohême allait être donnée à mon fils. Oui, c'était elle, c'était Ermenonda !

Et, saisi d'un tremblement convulsif, il retomba sur son siège.

— A présent, écoutez-moi, et calmez-vous s'il est possible, reprit Zitzka : car pour que justice soit rendue à la baronne de Rotenberg, j'ai une déclaration à faire, et, sur mon âme, mes paroles seront l'expression de la vérité la plus exacte.

— Oui, encore une lumière qui éclaire le passé ! s'écria le baron. C'est vous, général Zitzka c'est vous qui...

— Écoutez-moi, dit Zitzka, en l'interrompant. Lorsque j'étais jeune, et que je n'étais connu sous le nom de Zaktiz, je vis Ermenonda, chez ses parents. Nous ne tardâmes pas à concevoir l'un pour l'autre la plus tendre et la plus vive affection. J'étais pauvre,

et l'on me traita d'audacieux parce que j'osais aspirer à la main de celle qui m'avait donné son cœur. Que vous dirai-je ? Un prêtre bénit secrètement notre union, et il s'écoula près d'une année pendant laquelle nous nous voyions souvent, puisque j'étais entré comme page dans la maison des parents d'Ermenonda. Mais un jour vint où je fus forcé de m'éloigner et d'aller combattre avec les Turcs. Le temps de mon absence qui fut longue, fut mis à profit : on répandit le bruit de ma mort, on montra à Ermenonda des lettres qui attestaient que j'avais été tué à Belgrade ; et enfin, après deux ans de résistance, Ermenonda vaincue par les supplications de sa famille, par leurs menaces même, se laissa conduire à l'autel, par vous, à qui elle n'avait pas caché un seul des incidents de son passé. Mais vous étiez épris de sa beauté, et vous ambitionniez la possession de sa fortune. Quand je revins au bout d'une absence de plus de deux ans, je rencontrai celle qui était devenue votre femme, dans une des allées de la forêt ; et lorsque éperdue et folle de douleur, elle allait m'avouer ce qui s'était passé, me dire que sa fille, la mienne, dont vous connaissiez la naissance avait été confiée à de bons et honnêtes paysans, qu'elle avait été sauvée, en un mot, par Hubert qui avait reçu l'ordre de la faire disparaître, à ce moment, dis-je, vous arrivâtes à la tête de plusieurs cavaliers, dans un accès de jalousie...

— Oui, dit le baron de Rotenberg, je crus qu'elle était coupable. Mais je remercie Dieu qu'on ne l'ait pas livrée au supplice auquel j'étais condamné, car je ne peux oublier, malgré tout, qu'elle est la mère de mon fils Rodolphe.

— Oui, elle a vécu, grâce à cet excellent homme, répliqua Zitzka en indiquant Hubert, dont les joues pâles et creuses étaient baignées de larmes. Mais nous attendrons à demain, baron de Rotenberg, pour vous donner toutes les explications qu'il vous importe de connaître, ajouta Zitzka. Nous avons, à présent, un devoir sacré et solennel à remplir, je veux parler de la célébration des obsèques de la baronne Ermenonda.

— Je savais qu'elle avait imprudemment donné ses affections, dit le baron de Rotenberg d'une voix émue, et cela, je le lui avais pardonné avant de la conduire à l'autel, mais j'avais cru plus tard qu'elle m'était infidèle, et pendant vingt ans, je suis resté sous cette impression. J'admets que je me suis laissé égarer par la jalousie, c'est même probable, puisque vous me l'affirmez. Je lui donnerai la seule satisfaction qu'il est maintenant en mon pouvoir de lui accorder : j'accompagnerai ses restes au tombeau.

— Je suis charmé, baron de Rotenberg, du changement qui s'est opéré dans vos sentiments, dit Zitzka. En attendant l'arrivée du comte de Schonwald, que j'ai envoyé prévenir, je vous ferai une communication concernant la jeune fille que vous voyez.

Et il indiqua Blanche qui avait pleuré à chaudes larmes tant qu'avait duré cette conversation.

— Cette jeune héroïne, reprit Zitzka, qui vous a délivré, vous, baron de Rotenberg, du château de Prague, est ma fille, l'enfant d'Ermenonda !

— O Dieu ! et Rodolphe l'aimait, et il voulait l'épouser ! s'écria le baron. Mais grâce au ciel ! cette dernière iniquité ne s'est pas accomplie ! Que pensera Rodolphe !... quand il saura que sa mère a vécu jusqu'à aujourd'hui, dans un sombre sépulchre, isolée du monde, et que c'est à Hubert seul qu'elle a dû d'avoir ainsi échappé au supplice de la statue de bronze ? Il exécrera son père, et la malédiction de mon fils est plus que je n'en saurais supporter. Mais si je lui expliquais tout...

— Oui, c'est ce qu'il y a de mieux à faire, dit Zitzka : car tant de personnes connaissent déjà quel a été le malheureux sort de la baronne Ermenonda qu'il serait impossible d'empêcher que Rodolphe en soit informé tôt ou tard.

— Et cependant... et cependant, fit remarquer le baron qui tremblait d'émotion, j'aimerais mieux mourir plutôt que d'avouer à mon fils que pendant vingt-cinq ans j'ai été le chef du tribunal de la statue de bronze. Sachez donc qu'il ne sait rien de ces horribles mystères, qu'il ignore même l'existence de ces souterrains. D'ailleurs, il y a un registre sur lequel sont inscrits les noms de toutes les victimes du tribunal, et sur ce registre il y trouverait celui de sa mère...

— Il suffit ! dit Zitzka : le hasard a voulu que j'assiste au supplice infligé par la statue de bronze.

— Vous... vous avez vu ! s'écria le baron avec le plus grand étonnement.

— Oui, et j'ai failli en être victime, répondit le capitaine-général; Ce misérable...

— Ah ! Cyprien ? dit le baron : eh bien ?

— Il n'est plus, répliqua Zitzka. Oelna Iddegardo, ma nièce, a été l'instrument dont Dieu s'est servi pour sa vengeance.

— Que me dites-vous ? s'écria le baron : Cyprien m'avait affirmé qu'Oelna Iddegardo était morte, il y a plusieurs années ; et vous me dites qu'elle vit, qu'elle est votre nièce.

— Oui, répliqua Zitzka ; mon père était le baron Georgey, et les ruines du château de mes ancêtres ne sont qu'à quelques milles d'ici.

En ce moment, un coup frappé fortement contre la porte retentit dans l'appartement ; et le vieil Hubert s'empressa d'aller ouvrir.

— Qu'est-ce qu'il y a demanda Zitzka.

— Rodolphe de Rotenberg, général, le fils du baron, répondit un soldat a voulu.

— Mon fils ? qu'est-ce qui est arrivé à mon fils ? s'écria le baron de Rotenberg saisi d'un funeste pressentiment.

— Il a voulu s'échapper... il a attaqué les sentinelles chargées de le garder, dit le soldat Taborite : il en a tué une, en a blessé mortellement une autre, et...

— Et quoi ? demanda le baron, avec la plus poignante anxiété.

— Et il a reçu une balle, répondit le Taborite.

— Est-il mort, ou seulement blessé ? s'écria de Rotenberg, en s'accrochant à une dernière espérance. Parlez... parlez ! Dites-moi qu'il n'est pas mort...

— Hélas ! je ne dirais pas la vérité, répondit le soldat, d'un ton de compassion.

— O Rodolphe ! mon fils Rodolphe ? s'écria le baron avec une indescriptible angoisse.

Et, après avoir chancelé un instant, il tomba sur ses genoux. Puis, se frappant le front, il s'écria : — O Dieu ! voilà le châtiment que tu me réservais.

A ce moment le comte de Schonwald entra dans l'appartement.

LXX

L'oncle de Blanche. — Henri de Brabant

Le comte de Schonwald était déjà préparé au récit que Zitzka avait à lui faire. Comme nous désirons passer rapidement sur cette partie de notre histoire, nous dirons seulement qu'en apprenant que Blanche était la fille de sa malheureuse sœur, et par conséquent sa nièce, il s'approcha d'elle et l'embrassa avec beaucoup de cordialité. Nous avons vu, d'ailleurs, dans différentes circonstances, qu'il était complètement étranger au tribunal dont le baron de Rotenberg était président : la distance qui le séparait de Zitzka n'était donc pas longue à franchir, et ils furent bientôt tous deux dans les meilleurs termes.

— Quant à vous, général Zitzka, dit-il, en tendant la main au chef taborite, je ne saurais garder aucun mauvais vouloir, à cause du malheureux amour qui a existé entre vous et ma sœur. Au contraire, ajouta-t-il avec émotion, si ma mère eût fait-elle Ermenonda libre de suivre les impulsions de son cœur, et d'épouser l'humble page qui portait le nom de Zaktiz, et qui sous le nom de Zitzka a rempli le monde de sa renommée, sans l'orgueil insensé de ma mère, dis-je, bien des maux, bien des horreurs auraient été évitées.

La porte s'ouvrit, et l'un des serviteurs de Zitzka vint annoncer que les préparatifs étaient terminés pour les funérailles de la baronne de Rotenberg. Zitzka jeta alors un regard sur le baron, et ce malheureux, plein de repentir pour le passé, leva les yeux et fit signe qu'il était prêt à tenir la promesse qu'il avait faite d'assister à la cérémonie.

Hubert marcha devant, tenant un cierge dans chaque main ; puis venaient le baron de Rotenberg, et Blanche qui s'appuyait sur le bras de son père. Le comte de Schonwald suivait derrière. Ils descendirent par un escalier dérobé et se trouvèrent dans la chapelle du château. Une porte placée derrière l'autel leur permit de passer de là dans les souterrains, et en faisant un détour, ils arrivèrent au milieu des tombeaux, sans avoir eu à traverser la salle de la statue de bronze.

La principale allée du vaste cimetière était éclairée, avec des cierges placés dans des chandeliers fixés aux piliers qui supportaient la voûte ; et deux lignes de lumières s'étendaient également jusqu'à la grille de l'escalier de marbre qui conduisait à l'oratoire. On ne se servait de cette chapelle souterraine que lorsqu'un membre de la famille de Rotenberg mourait, avant que le cercueil fut déposé dans la tombe destinée à le recevoir. Au moment où elle atteignit la grille, Blanche se rappela que c'était sa mère elle-même qui lui avait appris l'usage de cet oratoire.

Des serviteurs attendaient là avec des manteaux de deuil que revêtirent immédiatement Zitzka, sa fille, le baron de Rotenberg, le baron et le vieil Hubert. Tout cela se fit au milieu du plus religieux silence. L'on monta ensuite les degrés, et tous entrèrent dans l'oratoire qui était tendu de draperies noires et dont l'aspect était lugubre.

Le cercueil, couvert du drap, était au milieu de la petite chapelle. D'un côté étaient les hommes de la communauté que la comtesse Ermenonda avait sauvés, de l'autre étaient rangées les femmes. Un prêtre se tenait debout à l'autel. La cérémonie commença : le *de profundis* fut chanté avec une sublime solennité et quand les prières habituelles eurent été récitées, le cercueil fut porté dans le cimetière, et déposé dans le monument qui avait été élevé à la mémoire de la morte vingt ans auparavant.

La cérémonie était finie. Les assistants se retirèrent, les lumières s'éteignirent, et le jour commençait à se lever sur les tours grises du château.

Blanche s'était retirée dans la chambre qu'on lui avait préparée, le baron de Rotenberg avait également manifesté le désir d'être seul ; mais Jean Zitzka, le marquis de Schonwald et le vieil intendant restèrent ensemble pour épancher entre eux leurs sentiments de mélancolie, et se raconter tous les incidents de la vie de la malheureuse baronne Ermenonda.

Nous voudrions bien faire part à nos lecteurs des détails que le vieil Hubert développa dans cette circonstance ; mais nous espérons qu'on suppléera sans peine aux explications que nous sommes obligés d'omettre pour abrégier une histoire déjà trop longue.

Après avoir passé plus d'une heure et demie à causer du passé, Zitzka fit venir un page, et apprit de lui que, suivant les ordres qu'il avait donnés, des officiers avaient brisé la statue de bronze et les machines qu'on avait fait de tout un monceau auquel on avait mis le feu.

Sur les indications du vieil Hubert on tira les registres et autres documents du tribunal de la caisse en fer où ils étaient serrés, et on les livra également aux flammes.

Ainsi finit le tribunal de la statue de bronze : ainsi périt la mention de ceux qui avait subi le baiser de la vierge !

Blanche entra alors dans l'appartement. Son père et son oncle l'accueillirent avec affection, et le vieil intendant avec cordialité et respect. Elle était pâle, très-pâle ; et ce fut avec un tremblement dans la voix qu'elle répondit aux paroles affectueuses qui lui furent adressées. On comprend, en effet, qu'elle était dans une situation à être agitée par des sentiments bien divers.

Dès que le déjeuner qu'on s'empressa de servir fut fini, le capitaine général des Taborites fit venir tous les membres de la société des morts que nous avons vus dans les souterrains. Puis, en quelques mots, il leur dit qu'ils étaient libres de retourner dans ce monde, chercher des amis qu'ils pouvaient encore avoir ou pleurer sur la tombe de ceux qui n'étaient plus ; et comme beaucoup d'entre eux devaient se trouver sans moyens d'existence, Zitzka voulut que les trésors trouvés dans les tombeaux et qui avaient appartenus à la princesse Elisabeth de Bohême fussent partagés également entre tous.

Parmi les plus contents furent Lionel et Conrad, qui ne craignirent pas de s'approcher de Zitzka et de s'informer auprès de Satanais et de ses deux amies Linda et Béatrice.

Le front de Zitzka se chargea soudainement d'un nuage et il se disposait à répondre sévèrement quand la porte de l'appartement s'ouvrit brusquement et un soldat Taborite entra en s'écriant : — Oelna s'est échappée !

— LOUIS BAILLEUL.

(A continuer.)